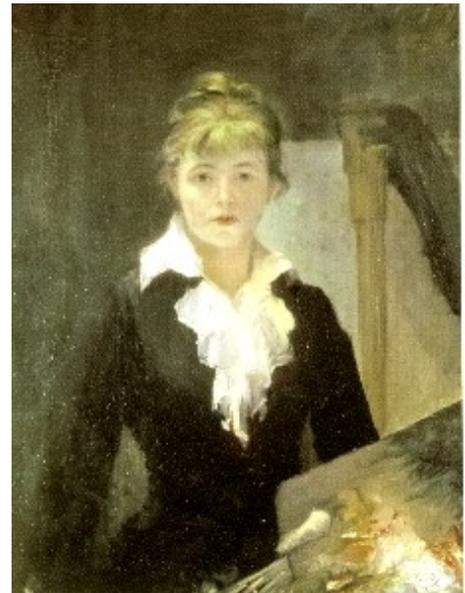


Cercle des Amis
de Marie Bashkirtseff



« Mais si je ne suis rien, si je ne dois rien être,
pourquoi ces rêves de gloire depuis que je pense? »

Marie Bashkirtseff, *Journal*, 25 juin 1884

Bulletin de liaison

Numéro : 44 - septembre 2014

Cercle des Amis de Marie Bashkirtseff
BP 20246
50102 Cherbourg cedex

Rédaction

Vespasian Apostolescu – Véronique Rémusat-Rémion - Jackie-Jean Poumarat
José Horacio Mito – Marie-Rose Cottard - Jean-Paul Mesnage

Sommaire

Notices bibliographiques

Vespasian Apostolescu

- . La rencontre du duc de Hamilton et
la « névrose » de Marie Bashkirtseff p. 2
- . Le prince et la princesse Dolgorouky p. 4
- . Alain-Fournier p. 6
- . Ferdinand Bac p. 6

Marie vue par les poètes

Jackie-Jean Poumarat

p. 7

Marie Bashkirtseff et les Gonzalès-Moreno

José Horacio Mito

p. 9

Journaux intimes

Le Journal de Marie Lenéru

Jean-Paul Mesnage

p. 14

Sur quelques femmes peintres

Conférence de Rose-Marie Cottard

p. 18

Une camarade de Marie Bashkirtseff à l'atelier Julian

Qui était Marie Noeuvéglise?

p. 19

Circuit Larderel. Voyage sur les traces de François de Larderel en Toscane

p. 20

Notices bibliographiques

Vespasian Apostolescu

La rencontre du duc de Hamilton et la « névrose » de Marie Bashkirtseff

Les « Editions du Feu » d'Aix-en-Provence publient en 1929 : *L'enfance candide et passionnée*. Cahier inédit suivi d'une étude : *La rencontre du duc de Hamilton et la névrose de Marie Bashkirtseff*, par Louis Giniès ».

« L'enfance candide et passionnée » est le titre sous lequel Pierre Borel a fait paraître dans un fascicule des « Oeuvres libres », des morceaux du *Journal* de Marie de la période du 11 janvier au 12 février 1873 où elle confesse, notamment, ses sentiments amoureux pour Hamilton.

Dans *La rencontre du duc de Hamilton et la névrose de Marie Bashkirtseff*, Louis Giniès fait l'historique de la « passion » de Marie pour Hamilton et décrit le contrecoup du mariage de ce dernier avec Mary Montagu, sur le psychisme et sur la vie sentimentale de Marie. Voici l'abrégé de son « étude » :

« Quand on étudie une femme, aussi sensible surtout que le fut Marie Bashkirtseff, il est indispensable d'observer les chocs qu'a pu recevoir, à certaines époques de sa vie, son système nerveux, en même temps que son coeur (...) ce n'est, à vrai dire, qu'avec scrupule qu'on prononce, en parlant de cette exquise créature, le mot « névrose » qui peut, en réalité, s'appliquer à tout ce qui est exceptionnel dans le monde moral (...). La passion de Marie Bashkirtseff pour le duc de Hamilton a été sa première et sa plus violente. Ce grand seigneur anglais entrevu à Bade en 1870, alors que la fillette n'a que dix ans, mais que déjà une sensibilité déjà refoulée par l'incompréhension des siens exaspère, produit sur elle une impression si prodigieuse, qu'elle n'est pas encore effacée quand, trois ans plus tard, elle le revoit à Nice. Désormais la

chanterelle sera tendue à l'extrême et vibrera désespérément à chaque rencontre sentimentale. Et comme notre héroïne est d'une pureté d'hermine, que l'amour ne lui apparaîtra jamais possible que dans le mariage, elle échafaudra sans relâche des constructions romanesques échevelées pour y conduire celui qui l'attire. L'édition de 1887 nous fournit quelques détails qu'il est bon de rappeler » :

« *Quand Rémi vint me dire, aux courses de Bade, qu'il venait de parler au duc de H... mon coeur sent une secousse que je ne compris pas. Puis quand, à ces mêmes courses, la Gioia était assise à côté de moi, et parlait de lui j'écoutais à peine. Oh combien n'aurais-je pas donné aujourd'hui pour entendre ces paroles! Puis lorsque j'ai passé devant les magasins anglais, il était là, il me regardait (...) Toutes les fois que je le rencontrais, mon coeur donnait un coup si fort dans ma poitrine que cela me faisait mal.* »

A Nice, ces impressions confuses se sont précisées, la passion est déclarée, cristallisée :

« *J'aime le duc de H... et je ne puis lui dire que je l'aime et si je lui disais même il n'y ferait pas attention. Quand il était ici, j'avais un but pour sortir, m'habiller, mais maintenant!... J'allais à la terrasse dans l'attente de le voir, de loin, pour une seconde au moins.* »

Ces citations suffisent à déterminer l'état d'âme dans lequel se trouve Marie (...) Si son ascendance, son éducation, le milieu dans lequel elle a vécu jusqu'ici l'ont prédisposée à l'émotivité excessive qui va la caractériser, il ne faut point douter que le choc n'ait, lui aussi, profondément influencé sa nature nerveuse. Désormais, pendant plusieurs années, nous trouverons à chaque page des notations dont un psychiatre pourrait s'emparer pour constituer un dossier clinique ; nous en trouverons jusqu'au jour où un mal plus organique, celui qui devait hélas! l'emporter, commençant à l'envahir, constitue en quelque sorte un abcès de fixation qui ramènera par ailleurs l'équilibre moral altéré. Et ce mal implacable c'est peut-être bien au cours d'une de ses déceptions sentimentales qu'elle l'a contracté, témoin cette note du 9 avril 1877, qui clôt le récit de sa rupture avec Lardereel :

« *Mon Dieu! Est-ce que vous ne m'enverrez pas une maladie? Que faut-il donc*

pour me briser? J'avais chaud, je suis allée à trois heures de la nuit sur le balcon, poitrine découverte, jusqu'à me mettre à grelotter et à claquer des dents. »

Jusqu'à treize ans, la seule anomalie qu'on rencontre dans son caractère est une certaine tendance à ne pas se sentir comme tout le monde, tendance que sa famille paraît entretenir beaucoup plus qu'il ne conviendrait :

« J'étais assez chétive, pâle et pas jolie, ce qui n'empêchait pas tout le monde de me considérer comme un être qui devait fatalement, absolument, devenir un jour ce qu'il y a de plus beau, de plus brillant et de plus magnifique. »

Le 13 octobre 1873, l'annonce du mariage du duc est, pour la pauvre sensitive un coup décisif, un refoulement brutal à partir duquel et jusqu'à dix-huit ans, Marie n'est plus compréhensible qu'examinée sous l'angle pathologique :

« Je cherche ma leçon, lorsque la petite Helder, ma gouvernante anglaise me dit « savez-vous que le duc se marie avec la duchesse M...? » J'approche le livre plus près de ma figure, car je suis rouge comme le feu (...) Il se forme dans mon gosier quelque chose qui empêche la respiration. »

Marie note elle-même ce symptôme si connu de la pensée qui file et c'est même l'un des côtés le plus saisissant de sa nature, de s'analyser avec tant de précision à un âge encore si tendre :

« Lorsque j'ai à faire un difficile problème, je pense, je commence, il me semble que je suis ; mais au moment où je veux rassembler mes idées, tout s'en va, tout se perd. »

Comment ne pas penser, dès lors, que cette conscience hyperesthésiée n'est pas le résultat d'un état nerveux anormal? Elle se double d'ailleurs de l'impression si habituelle chez les hystériques de se considérer comme un être exceptionnel, d'éprouver des impressions qui ne sont pas communes aux autres :

« Je suis une étrange créature, personne ne souffre comme moi, et pourtant je vis, je chante, j'écris. Dieu ne m'a pas faite comme cela sans dessein (...) Il me semble que j'ai un sens de plus que les autres hommes. »

Des rêves étranges troublent son sommeil ; à mesure que l'atteindront de

nouvelles déceptions, ses réactions deviendront de plus en plus violentes ; telle celle notée au moment de la rupture avec Antonelli :

« Je me jetai dans mon fauteuil, et, les yeux stupidement fixés dans le vague, tâchai de comprendre la lettre, de penser à quelque chose (...) Il m'est impossible de raconter ma douleur (...) Ecrasée comme je suis de quoi voulez-vous que je me plaigne. »

Lorsqu'en 1877 Marie viendra se fixer définitivement à Paris, l'étude, l'expérience et probablement, comme nous l'avons dit, le début du mal organique qui, sept années plus tard, devait la conduire au petit cimetière de Passy, auront presque effacé cette morbide émotivité, la jeune fille, alors maîtresse d'elle-même, en relisant toutes les pages qu'elle a consacrées à son amoureuse aventure avec Larderel (...) notera le 8 mai :

« Larderel pourra bien ne pas être mon premier amour (...) Le duc de Hamilton depuis mon enfance, est resté mon type de comparaison et mon idéal. »

Remarques

On dit que la passion ne se raisonne pas ; il faut ajouter, sauf exception car, chez Marie, la passion amoureuse, la sensualité et d'une manière générale le sentiment, étaient subordonnés à la raison, autrement dit, que chez elle, la raison prenait le pas sur le cœur ; un trait saillant de son caractère que Louis Giniès n'a pas perçu, alors que l'on trouve des signes évidents dans nombre de pages du *Journal* et notamment dans les notes suivantes :

« Pour me marier je ne cherche pas l'homme, je cherche une position et une fortune si je trouve avec tant mieux sinon on s'en passera. »

Et pour ce qui fut, selon Giniès, la plus violente de ses passions, Hamilton :

« Je les aime tous les deux¹ c'est-à-dire Boreel et le duc la même chose. Donc je ne puis donner maintenant la préférence qu'au plus riche », et encore :

1 A l'époque, Marie tenait deux fers au feu.

Le prince et la princesse Dolgorouky

« *Ce n'est pas seulement parce que c'est Monseigneur le duc de Hamilton, mais c'est qu'en lui tout est réuni. Il est riche, jeune, noble et je l'aime* » ; elle ne dit pas qu'il soit pauvre ou riche, roturier ou noble je l'aime. Ses citations prouvent sans ambiguïté, selon nous, que Marie était bien une « fille raisonneuse » ; elle analysait, avec acuité, les situations et les gens, plus particulièrement les hommes qui l'attiraient. On peut avancer l'hypothèse que Marie voyait certes en Hamilton l'homme idéal, mais qu'elle voyait en lui aussi et peut-être surtout, le chemin le plus court pour atteindre la gloire dont elle rêvait, en l'occurrence, porter le titre de duchesse et mener une vie fastueuse au sein de l'une des plus grandes familles de la noblesse anglaise. Si l'on admet cette hypothèse, comment savoir alors quelle fut la proportionnalité de l'amour-passion et de la raison, dans la déception de Marie après le mariage du duc ?

Louis Giniès voit en Marie une cyclothimique guidée par l'instinct alors qu'elle fut dotée, naturellement, d'un esprit critique et d'une clairvoyance remarquables. Il voit aussi sa vie sentimentale marquée par l'amour-passion, alors qu'elle ne fut émaillée que d'idylles banales ou de flirts, jeux auxquels Marie s'adonnait avec adresse : « *Je m'adore par besoin d'aimer quelqu'un, c'est excusable* ».

En effet, Marie portait au paroxysme le culte de soi ; elle était folle amoureuse d'elle-même, de sa beauté, de son talent, de son élégance, égotisme ostensiblement affiché ; elle brûlait du désir de plaire, d'être admirée et adorée telle une déesse. Alors que vaut l'« étude » de Giniès face à ce caractère si complexe ? Pour nous pas plus que le récit d'une historiette banale.

*

* *

Parmi les personnages cités par Marie Bashkirtseff dans son *Journal*, figurent le prince et la princesse Dolgorouky présents respectivement à Nice en mars 1874 et janvier 1877². Marie ne mentionne pas les prénoms, mais selon nous, il est fort probable que le prince était Michel Federowitch et la princesse, son épouse Vera Gavrilowna née Vichnevysky.

Les Dolgorouky, descendent authentiquement de Rourik et Saint Wladimir par Saint Michel martyr, prince de Tchernygow au treizième siècle, et de Wladimir Dolgorouky dont la fille Marie épousa, en 1616, le tsar Michel Federowitch Romanov fondateur de la dynastie.

Michel Federowitch Dolgorouky avait hérité, aux environs de Poltava, le vaste domaine de Tieplowka où Alexandre II, allant présider les manoeuvres militaires de Volhynie, en août 1857, séjourna quelques jours. Ce prince, fort dépensier et compromis dans des spéculations folles, avait dissipé toute sa fortune. Afin de protéger la famille contre les créanciers, le tsar Alexandre fit placer le domaine de Tieplowka sous la « tutelle impériale » et prit à sa charge l'éducation des enfants qui étaient au nombre de six : quatre fils et deux filles.

Catherine Michailowna et sa soeur cadette Marie, entrèrent comme pupilles à l'Institut de Smolny fondé par Catherine II pour recueillir des demoiselles nobles, imitation du Saint Cyr fondé par Mme de Maintenon.

Dans cette aristocratique maison, les jeunes princesses Dolgorouky se firent promptement remarquer par leur beauté ; Alexandre II, pendant ses visites, s'attardait volontiers à causer avec elles, particulièrement avec Catherine.

Celle-ci, ayant achevé ses études, sortit de l'Institut à dix-sept ans et, dotée d'une pension modeste, alla vivre chez son frère aîné, Michel, qui avait épousé une Napolitaine, la marquise Luise Vulcano Cercemaggiore.

2 *Journal*, tome III, p. 101, et tome IX, p. 286.



La princesse Catherine Michailowna Dolgorouky

Il habitait durant l'hiver un appartement à la Bassennaya et durant la belle saison une villa modeste à Peterhof, lieu où la Cour résidait en juillet.

Un jour de printemps, Catherine, suivie d'une femme de chambre, traversait le jardin d'Été quand elle vit l'empereur Alexandre qui faisait sa promenade quotidienne avec un aide de camp. L'empereur s'approcha d'elle, l'entraîna à l'écart et engagea la conversation ; ils se donnèrent rendez-vous, et ils se virent de la sorte assez fréquemment dans le jardin d'Été, aux îles de la Nawa...

Au mois de juillet 1866, selon l'habitude, la Cour réside au palais de Peterhof. Le 13, l'empereur et Catherine se donnent rendez-vous dans le pavillon Babygone que Nicolas Ier fit bâtir, en 1853, pour l'impératrice Alexandra. C'est là, que Catherine Dolgorouky s'abandonne à dix-sept ans et demi à Alexandre II, âgé lui de plus de quarante-sept ans et déjà grand-père.

Installée à la Cour avec le titre de demoiselle d'honneur de l'impératrice Marie Alexandrowna (née princesse de Hesse), leur liaison amoureuse, que le tsar ne daignait même plus cacher, a duré quatorze ans. Ils eurent quatre enfants : Georges, Olga, Catherine et Boris – ce dernier succomba peu de temps après sa naissance.



Alexandre II avec Catherine, devenue princesse Yourievsky, et leurs enfants Georges et Olga.

L'impératrice Marie, usée par la maladie, s'éteint le 3 juin 1880. Le 18 juillet, Alexandre épouse secrètement Catherine dans la chapelle du palais de Tsarskoïe Selo en présence de leurs enfants et de trois témoins : le comte Alderberg, ministre de la Cour, les généraux Ryleiev et Barnov ; une amie de Catherine était également présente.

Le jour suivant, Alexandre donna au Sénat un ukase avec ordre d'attribuer à sa seconde femme, le nom de princesse Yourievsky et le titre d'altesse sérénissime.

Après l'assassinat d'Alexandre (12 mars 1881), l'épousemorganatique de l'empereur défunt, la princesse Catherine Michailowna Yourievsky née Dolgorouky, quitta la Russie avec ses enfants pour n'y plus jamais revenir. En 1891, elle fit acquisition, à Nice, de la « Villa Georges » où elle meurt le 15 février 1922 à l'âge de soixante-quinze ans, oubliée de tous.³

3 Sources : - Paléologue, Maurice, *Le roman tragique de l'empereur Alexandre II*, éditions Plon-Nourrit et Cie, 12e édition, 1923, 254 p.
Troyat, Henri, *Alexandre II, le tsar libérateur*, éditions Flammarion, 1990, 242 p.

Alain-Fournier

Alain-Fournier (Henri Alban Fournier, 1886-1914), romancier, auteur du *Grand Meaulnes*, fut aussi de 1910 à 1913 l'auteur de notes critiques et de chroniques parues dans des journaux littéraires. Voici ce qu'il a écrit à propos de Marie Bashkirtseff dans le journal « La Grande Revue » :

- 11 octobre 1910. « *L'Enfance de Marie Bashkirtseff*. La *Revue* publiera prochainement de « Nouvelles lettres inédites de Marie Bashkirtseff ». On se rappelle quel succès de curiosité avait accueilli la publication des premières lettres de cette jeune femme. Coppée et Barrès avaient signalé au public cultivé son étrange talent, et l'on s'était passionné pour l'*Idylle cérébrale* de Guy de Maupassant et de Marie Bashkirtseff... Ces *Nouvelles lettres* furent écrites par la jeune fille à l'âge de douze, treize et quatorze ans. Outre les renseignements très précieux qu'elles nous apportent sur la formation intellectuelle de l'auteur, elles seront une contribution importante à la psychologie des enfants : toute la coquetterie, toute la vanité d'une femme qui se sait du génie éclatent dans ces lettres d'une enfant trop précoce... »
- 15 juillet 1911. « *Les Précoces*. Tantôt d'une frivolité comme exaspérée, tantôt d'une finesse et d'une profondeur surprenantes, ce journal inédit de Marie Bashkirtseff, que publie la *Revue*, est un des plus singuliers documents que nous connaissions sur l'âme des jeunes filles. On prétend qu'il fut écrit par Marie à l'âge de douze ans, ce qui expliquerait les coquetteries et les naïvetés charmantes dont il est rempli. »
- 31 juillet 1911. « *Le Journal de Marie Bashkirtseff*. La *Revue*, comme la plupart des autres périodiques, aura désormais ses éditions. La première sera celle de ce *Nouveau Journal* de Marie Bashkirtseff, dont nous parlions récemment, et dont la seconde partie paraît aujourd'hui. Nous retrouvons, dans cette partie, datée de l'hiver

1875, la même frivolité désespérée, la même âme extraordinaire de *Notre Dame qui n'est jamais satisfaite* comme disait Maurice Barrès. »⁴

*
* *

Ferdinand Bac

Ferdinand Bac (1859-1952), petit-fils clandestin de Jérôme Bonaparte (ex-roi de Westphalie), dessinateur, écrivain (mémorialiste, épistolier) créateur de jardins fameux (le dernier qui subsiste aujourd'hui est celui des Colombières à Menton) fut élève de l'Académie Colarossi, rue de la Grande Chaumière à Paris où, sous la direction de Bastien-Lepage, il apprend à peindre d'après le modèle nu. C'est là qu'il rencontre Marie Bashkirtseff, cette « héroïne divinisée par ceux qui ne l'ont pas connue » dira-t-il plus tard. Dans ses « Intimités de la IIIe République » (Editions Hachette, 1935), il consacre une chapitre entier à Marie, peu flatteur, et s'attirera les foudres d'Albéric Cahuet. A la fin de sa vie, Bac, encore indigné de la gloire de Marie Bashkirtseff et du bruit fait autour d'elle, essaiera de la montrer telle qu'elle était, selon lui, à ceux qui l'interrogeaient sur ce phénomène⁵ : « S'ils l'avaient connue comme moi, insupportable, poseuse, faiseuse d'esbrouf, habile autant que sa mère à la réclame la plus outrancière pour un très petit talent! Ce qui l'a réhabilitée, c'est sa mort prématurée, mais ce salon, ces sièges auprès des gens influents, cette sorte d'insolence slave avec laquelle ces Russes tenaient à s'affirmer, cette comédie, ces feux d'artifice, cette publicité, tout cela était bien fait pour écoeurer un peu les témoins, épris de plus de franchise, de plus de simplicité, et sachant discerner le véritable mérite. »⁶

4 Sources : Alain-Fournier, Chroniques et critiques. Textes réunis et présentés par André Guyon. Editeur Le Cherche Midi, 1991, 346 p.

5 Ferdinand Bac, *Papiers inédits*, fonds de Diesbach.

6 Sources : De Diesbach, Ghislain, *Un prince 1900, Ferdinand Bac*. Editions Perrin, 2002, 382 p.

Marie vue par les poètes

Jackie-Jean Poumarat

Des vers d'André Theuriet et
d'Emmanuel Ducros sont gravés
sur les parois du mausolée de
Marie Bashkirtseff au cimetière de
Passy. Elle inspira d'autres poètes
et poétesses.



Des hommages lyriques célébrèrent la
vie brillante, éphémère de Marie, ainsi le poème
d'Henriette Willette, *A Moussia* :

« Ta main, avant la fin de ton apothéose,
Ouvrit les deux battants du tombeau
solennel.

Dors toute seule au sein des roses et des
roses ;

Dors, le sommeil n'est doux que s'il est
éternel.

Comme un lustre s'éteint lorsque le bal
s'achève

Tu partis au moment où la fête finit

Tu auras su passer comme une clarté
brève,

Qui, dans un seul instant, nous montre

l'infini.

Passagère ici-bas comme les hirondelles
Qui n'ont que le printemps pour patrie, et
sans bruit

S'en vont au ciel dans un immense
frisson d'ailes

Pour se mêler au bleu féerique de la nuit.
Lorsque l'amour de tous te disait cent
paroles,

Quand le bruit de ton pas rendait les
fronts rêvants,

On vit se disperser tout à coup ta corolle
Comme une fleur qu'emporte un coup
d'aile du vent.

Peu de jours t'ont suffi pour devenir
célèbre.

Tu marchais en cueillant les fleurs à
pleines mains,

Et déjà tu plongeais dans la mer des
ténèbres

Que chacun se disait : La verrai-je
demain? »

*

Lya Berger lui consacra ces vers :

Moussia

« Fillette trop précoce et femme puérile.
Petit sphinx obsédé du désir de savoir,
O Moussia qui rêviez d'Homère et de
Virgile

En l'honneur de quel dieu berchiez-vous
l'encensoir?

Fragile Tanagra des mornes plaines
slaves

Que cherchaient donc vos yeux
impératifs et graves

Sur le miroir de l'eau profonde du
destin?

Vous même?... Ou le baiser de l'ardente
Lumière

Qui fit, en consumant vos ailes
d'éphémère,

De votre aube sans soir un éternel
matin?... »

André Theuriet, né à Marly-le-Roi le 8 octobre 1833, mourut dans sa propriété de « Bois-Fleury », à Bourg-la-Reine, le 23 avril 1907. Il a été de l'Académie française, et maire de Bourg-la-Reine d'avril 1894 au 22 avril 1907. Sa fille fut l'amie de Marie à l'académie Julian. En 1885, il écrivit un poème de treize strophes dont voici la première et la dernière :

A Marie Bashkirtseff

« La mort n'est qu'un vain mot, la substance éternelle
De ceux que nous pleurons, flotte éparse dans l'air ;
Son, couleur ou parfum, une forme nouvelle
Evoque à chaque instant l'être qui nous est cher

Tu m'apparais de gloire et de clarté vêtue
Au travers de ton oeuvre, ainsi dans l'avenir
Les foules te verront, blanche et pure statue,
Te dresser, radieuse, au fond du souvenir. »

*

Parmi les hommages poétiques lui ayant été rendus, Monsieur Robert Goin, membre du Cercle des Amis de Marie Bashkirtseff, composa en 1997 les vers suivants :

Le Journal de Marie Bashkirtseff

« Le journal de sa vie enfin restitué
Lentement, savamment, avec un soin extrême,
Grâce au Cercle fervent à son nom dévoué
Offre un miroir sans tache et très pur que l'on aime ;
Déjà le tome II nous charme et nous ravit,
La noble ambition d'un printemps qui fleurit,
Et les soupirs d'un coeur où la tendresse abonde! »

Je recueille cet ultime vers d'une pièce du recueil « Chants » du comte Giacomo Léopardi (1798, Recanati – 1837, Naples). Son oeuvre lyrique et prophétique est l'une des plus belles et des plus émouvantes de la littérature italienne. Ses travaux furent traduits par Michel Orsel. Ils parurent à l'Âge d'Homme, le 30 septembre 1998.

« Est-ce donc là le monde? Est-ce l'amour

Les plaisirs, les travaux, les aventures
Dont si souvent nous avons parlé?
C'est cela la fortune, les hommes?
A peine parut la vérité
Que tu tombas fragile, et de la main
Tu me montrais au loin la froide mort
Et un tombeau désert. »

Telle a été l'attitude de Marie Bashkirtseff dès sa seizième année, consciente de son mal inguérissable.

A sa mort, le poète Paul-Pierre Roux (1861, Saint-Henry, près de Marseille – 1940, Brest) avait vingt-trois ans. Sa truculente poésie baroque le fit reconnaître comme un des maîtres du Surréalisme – dont son « pape » André Breton (1896, Tinchebray, Orne – 1966, Paris), le désignait comme le « seul authentique précurseur du mouvement dit moderne ».

Saint-Pol-Roux le Magnifique a écrit dans les années 1930 une longue poésie en vers libre, titrée : « Pour dire aux funérailles des poètes », dont la strophe d'ouverture va parfaire ces feuillets civils à la mémoire de Marie Bashkirtseff.

« Allez bien doucement, Messieurs les Fossoyeurs.

Allez bien doucement, car ce cercueil n'est pas comme les autres où se trouve un bloc d'argile enlinceulé de langes, celui-ci recèle entre ses planches un trésor que recouvrent deux ailes très blanches comme il s'en ouvrent aux épaules des anges.

Allez doucement, Messieurs les Fossoyeurs

Ah, sur la route noire
qui va allumer cette étoile filante. »

Marie Bashkirtseff et les Gonzalès-Moreno

José Horacio Mito

Dès leur arrivée à Bade, en 1870, Marie et les siens côtoient une famille d'Argentine établie en Europe : les Gonzalès-Moreno. Alors que le père tente de séduire Mme Bashkirtseff, le fils, Rémy, devient le premier *flirt* de Marie. Elle a douze ans.

Au seuil de l'été de 1870, Marie et sa famille quittent la Russie pour visiter l'Europe. Après un mois passé à Vienne, ils arrivent à Baden-Baden « *en pleine saison, en plein luxe, en plein Paris* ».¹

Pendant que sa mère, son grand-père, ses oncles et sa tante passent leur temps au casino, Marie remarque près de l'établissement des groupes d'enfants ; l'un est le plus « *chic* » : « *Je n'eus plus qu'un rêve : en faire partie.* »²

Elle-même est remarquée par une des fillettes du groupe, une Ecossaise : Berthe Boyd, fille d'un riche rentier établi à Paris et « *Tenant le haut du pavé* » à Bade. Lorsque Berthe et ses amis viennent à elle, Marie est si émue qu'elle en dit « *des bêtises* » au point que « *tout le groupe se moqua outrageusement* » d'elle. Cependant, les deux fillettes devinrent inséparables – et elles le restèrent car le nom de Berthe Boyd – devenue Madame Lancaster-Johnstone – apparaît tout au long du *Journal*.

Marie constate que les enfants de ce groupe « *imitent les grands, ils s'aiment, ils se font la cour* ». Elle n'a jamais flirté ; elle souhaite en faire l'expérience, avec le soupirant de Berthe Boyd : un jeune Argentin âgé de treize ans, Rémy Gonzalès-Moreno - « *pas parce*

qu'il me plaisait (...) mais comme cela, je voulais qu'il m'aime, Rémy ».³

L'adolescent ne se fait pas prier : « *Rémy déroba quelques instants à Berthe pour me faire de l'oeil* ».⁴



Rémy Gonzalès-Moreno (à gauche) avec ses parents, sa soeur et leurs deux frères. Vers 1873.

Cependant Marie ne concrétise son désir que lors de son second séjour à Bade, en 1871. Entre-temps, elle confie son projet à Dieu – à qui elle a déjà recouru avec succès pour obtenir un jeu de croquet, les robes qu'elle désirait, ou la maîtrise de l'anglais. Elle prie donc pour, dit-elle, que « *Rémy me fasse une déclaration et pour qu'il me fasse la cour* ». Berthe Boyd tente de s'interposer : « *Aussitôt que Rémy était auprès de moi (elle) accourait et m'enlevait.* »⁵

Mais avec satisfaction, Marie constate : « *Et il abandonne Berthe et devient mon adorateur jusqu'au bout des cheveux. Il me fait des déclarations. Cela me plaît parce que j'humilie Berthe, elle rage, ça n'est pas pour cela que cela me plaît, autrement non.* »⁶

3 Jeudi 17 avril 1873, Tome I, p.110.

4 *Idem.*

5 Mercredi 9 juin 1875, tome V, p. 114.

6 *Idem.*

1 *Mon Journal*, préface de mai 1884, tome I, p. 20.

2 *Idem*, p. 21.



Marie Bashkirtseff
Autoportrait, 1870
Collection privée

Plus tard, se remémorant cette étape de sa vie, Marie écrira : « *Je les recevais comme une grande, je riais de lui, mais cette comédie m'amuse. J'avais douze ans quand Rémy était mon amoureux .* »

Elle gardera toujours un souvenir ému de ce premier flirt, mais elle se félicitera de n'avoir pas « *écrit un seul billet, échangé une seule oeilade, un seul baiser* »⁷ : « *Je me souviens de Bade, j'avais invité tous mes amis. Nous jouions à cache-cache, la bougie s'est éteinte, c'est ce que j'attendais, ayant soin d'être celle qui cherchait, alors je tendis ma main à Rémy qui la serra, mais après, le téméraire, cette canaille de Rémy voulut oser m'embrasser, mais par un mouvement adroit et étonnant, je me débarrassai vite de sorte que au lieu de ma joue qu'il s'apprêtait à baiser avec un grand soupir, c'est ma main qu'il baisa en la saisissant de ses deux mains. Le même soir, comme on devait sortir au jardin pour laisser aux autres le temps de se cacher, je me suis retrouvée avec lui au jardin et il approcha sa face si près de la mienne que je dus reculer. Je suis contente de pouvoir dire que jamais une bouche impie n'a touché ma figure et que de mon côté je n'ai jamais embrassé personne. La main ne compte pas.* »⁸

⁷ Dimanche 3 mai 1874, tome III, p. 178.

⁸ *Idem*.

Les sentiments du garçon affleurent, sous forme de larmes, lorsqu'il quitte Bade pour reprendre ses études à Stuttgart. Marie et sa mère sont à la gare. Marie tient une fleur dans sa main :

« *Donnez-moi cette fleur, Marie, pour que je puisse encore me souvenir de vous, dit-il, les larmes aux yeux. Je la lui tendis en riant : - Quelle bêtise!* »⁹

Malgré son apparente indifférence, Marie est émue. Elle offrira à Rémy une boucle de ses cheveux.¹⁰

Rémy n'aura plus un regard pour Berthe Boyd – à la grande satisfaction de Marie. Lorsqu'ils se retrouvent tous les trois dans la grande salle de leur hôtel, Marie constate :

« *Triomphante je demeurai assise et elle debout. Rémy, un vrai enfant, lui tourna le dos et ne dit pas une seule parole tout le temps. Comme j'étais satisfaite en ce moment! J'étais si fière.* »¹¹

Mais cela n'entama pas la permanence des relations entre les deux adolescentes, sitôt après « *le départ du héros* ».

« *Je puis me vanter que ce petit ne m'a jamais plu, ses hommages me faisaient plaisir* », avoua Marie.¹²

Mais elle rencontra Rémy sans déplaisir, à Paris, à Nice, durant les cinq années qui suivirent. Les premières retrouvailles ont lieu, par hasard, en 1874, sur l'avenue des Champs-Élysées, l'après-midi du mardi 22 septembre. Alors qu'elles se dirigent vers le Bois de Boulogne, Dina, la cousine de Marie, s'écrit : « *Voici le père Moreno et avec lui Rémy* ». Marie rougit d'émotion, mais, parvenue à proximité, elle s'exclame :

« *Eh bien, M. Rémy Moreno!* » Il ne comprit pas d'abord puis nous reconnaissant accourut. Il a embelli mais pas assez grandi, je pensais trouver un jeune homme et je trouve un jeune garçon. Je suis fâchée car je suis laide, aujourd'hui de nouveau parce que j'ai mal à la tête. Malgré cela je l'ai regardé dans les yeux, ce n'est qu'un enfant pour moi. Je voudrais qu'il me fasse la cour quand il

⁹ *Idem*, p. 179.

¹⁰ Tome IV, p. 18.

¹¹ Tome III, p. 179.

¹² Mardi 22 septembre 1874, tome IV, p. 151.

viendra à Nice. Et ce serait fort humiliant s'il ne me la faisait pas ; lui mon ancien amoureux! »



Jean Béraud
Aux Champs-Élysées

Mais Rémy semble peu disposé à renouveler ses hommages. Aux courses, quelques jours plus tard, il ne lui adresse aucun sourire : « *Décidément je ne lui plais pas* », constate Marie, sans amertume excessive.¹³

Deux mois plus tard, à Nice, lors d'une représentation de *L'Italiana in Algéria* de Rossini à l'Opéra, il n'accompagne pas son père qui s'empresse de venir s'extasier sur la toilette de Marie :

« *Ce cher Moreno commence par des compliments, que dans sa loge on avait dit que j'étais vaporeuse comme un nuage tout en blanc, puis voyez quels bras, qu'elle est ronde, blanche, blonde, c'est sa femme qui dit cela.* »¹⁴

Le premier jour de septembre 1875, Marie rencontre par hasard le père et le fils à Paris, en sortant du Grand Hôtel. Rémy reste tiède : « *Le père commence ses louanges lyriques, le fils le suit d'assez loin.* »¹⁵

Puis le Journal de Marie signale bientôt de fréquentes visites du jeune homme. Elle s'étonne qu'il ne la courtise pas un peu, et elle le lui avoue :

« *Je faisais de la coquetterie avec le fils en riant, en le nommant mon ami, mon cavalier*

et en lui disant que rien n'est changé en lui excepté qu'il ne me fait plus la cour ; à cela il a dit, tout rougissant, que c'est parce qu'il n'ose pas et je lui dis d'oser et je l'autorise. Il rougit et profite de la permission . »¹⁶

Rémy se montre attentif aux souffrances de son amie. Ainsi, à Nice, le lundi 6 septembre 1875. Marie a pleuré presque toute la journée à cause de sa vie confinée : « *Je suis découragée, abattue, misérable. Je n'espère plus rien, si, j'espère ou la mort ou un changement.* »¹⁷

Rémy tente de percer la cause de cette souffrance :

« *C'est un garçon sérieux, aimant, bon (...) il me prie de lui dire mes peines, puisque je lui ai dit qu'il était mon ami.* »

D'autres fois, ils s'engagent tous les deux dans une de ces discussions scientifiques qui les passionnent – à moins que ce soit « *une longue dissertation sur la monarchie, le majorat, l'organisation des royaumes et républiques, les causes de la prospérité des peuples etc.* Rémy pose pour un homme, s'habille avec le plus grand soin, parle comme les « *jeunes gens du monde* » tout en les dédaignant et professant un sérieux pour l'étude, des principes excellents qui lui font honneur car en ceci il n'est pas affecté. Son père l'a élevé parfaitement et Rémy sera un homme. »¹⁸

Si elle apprécie les échanges intellectuels avec cet intelligent garçon de vingt ans, Marie s'inquiète maintenant de certaines de ses réactions : « *Rémy m'a pris la main, l'a baisée, l'a serrée...* »¹⁹

Ne l'a-t-elle pas inconsciemment encouragé? « *Rémy est un homme, je ne puis m'y habituer, je le traite comme il y a six ans. Il me prit la main et la baisa, et en cet instant j'ai compris qu'il ne fallait pas en jouant tourner la tête à ce pauvre garçon.* »²⁰

Lors d'une promenade nocturne en voiture, au Bois de Boulogne, le jeune homme pousse « *des exclamations* » à tout ce que dit Marie, et lui prend les mains « *peut-être trop souvent pour un ami...* »²¹

16 Jeudi 2 septembre 1875, tome V, p. 283

17 Tome V, p. 291.

18 Mardi 11 juillet 1876, tome VIII, p. 267.

19 *Idem*, p. 264, lundi 10 juillet 1876.

20 *Idem*, p. 273, jeudi 13 juillet 1876.

21 *Idem*, p. 312, 20 juillet 1876.

13 Dimanche 27 septembre 1874, tome IV, p. 158/159.

14 Dimanche 22 novembre 1874, tome IV, p. 216.

15 Tome V, p. 279.



Rémy Gonzalès-Moreno
1857-1954

Mais l'année suivante, Rémy redevient le complice avec qui Marie aime avoir de longs entretiens sérieux. A moins qu'elle n'en fasse la victime de ses plaisanteries : « *Je l'ai parfumé d'éther, de solutions phéniquée, de violette ; barbouillé de peinture.* »²²

Rémy est souvent accompagné par son père, lors de ses visites chez les Bashkirtseff. Les deux familles ont fait connaissance dès 1871, par l'intermédiaire de leurs enfants. Mais Mme Gonzalès-Moreno se tient toujours à distance. Elle est jalouse de l'intérêt que son époux a eu pour Mme Bashkirtseff. En effet, à Bade, alors que Rémy courtisait la fille, le père était très attiré par la mère.

Visiblement sensible aux charmes féminins en général, « *le père Gonzalès* » a été immédiatement séduit par cette femme encore jeune, jolie, séparée de son mari, « *libre d'allures* » selon Marie elle-même. Mme Bashkirtseff apprécie les hommages démonstratifs de M. Gonzalès-Moreno, mais sans saisir la nature des intentions de celui-ci. « *Maman, je le crois fermement, était très sage,*

22 Vendredi 10 août 1877, tome X, p. 295.

c'est une nature qui s'éparpillait en inconséquences et n'allait jamais jusqu'au... fait », avouera Marie.²³

L'aigreur qu'elle suscite chez Mme Gonzalès-Moreno pourrait alerter Mme Bashkirtseff. Malgré ses douze ans, Marie a tout compris :

« *Ici se place un trait presque incroyable de naïveté. Maman fit connaissance à la bonne franquette de Mme de Gonzalès qui se montra très froide. Mais maman redoubla d'amabilité pensant que la femme ne pouvait être autrement disposée que le mari qui était si charmant pour elle. Et quand les Gonzalès partirent maman alla à la gare ; la dame lui disait d'un air très pincé, que je voyais bien moi, qu'elle était confuse de priver maman de sa promenade par un si beau temps. Et maman lui répondait que ça lui faisait plaisir de reconduire de si charmantes personnes. Quand j'y pense à présent, me souvenant des mines et des intonations, c'est épatant.* »²⁴

M. Gonzalès-Moreno est d'abord très étonné d'un insuccès auquel il n'est pas habitué, puis, cessant de se méprendre sur la liberté d'allure de Mme Bashkirtseff, il devient un ami de la famille. Il apprécie particulièrement la compagnie de Marie. Lorsque Rémy quitte Bade pour reprendre ses études, le père vient tous les jours la chercher au casino pour marcher : « *Il prétendait cet homme, qu'on pouvait parler avec moi comme avec une grande, et que j'étais étonnante à onze ans.* »²⁵

Au mois de juin 1874, Marie et sa mère retrouvent le couple Gonzalès-Moreno à Paris :

« *Matildita a été très contente de me voir, nous avons tout effleuré, M. Don Juan manqué est toujours le même, Madame est aimable mais peut-être c'est une idée que j'ai, je crois qu'elle (est) encore jalouse de maman.* »²⁶

Le lendemain, dimanche 7 juin, lors de la promenade au Bois de Boulogne, la voiture de Mme Bashkirtseff croise le landau de M. Gonzalès-Moreno. Il salue « *avec ses sourires et son affectation de toujours.* »

Il est en compagnie de trois messieurs. Alors Marie suppose ce que cet amateur de

23 Tome I, p. 20.

24 Préface du *Journal*, mai 1884, tome I, p. 21.

25 Dimanche 3 mai 1874, tome III, p. 179.

26 *Idem.* p. 220, samedi 6 juin 1874.

femmes peut leur dire de Mme Bashkirtseff :

« *Cet homme pour avoir fait simplement une simple cour à maman, se donne j'en suis sûre des airs de Don Juan.* »

Prenant l'accent de M. Gonzalès-Moreno, elle s'exclame :

« *C'est oune dame qui était amoureuse de moua.* »

Mais elle n'excuse pas la conduite inconsidérée de sa mère :

« *Ce n'est pas à moi de juger, ce que je me garde bien de faire, je dis seulement que je pense maman toute innocente et que dans son innocence elle se laisse entraîner comme une fille de quinze ans, et on peut facilement la croire moins pure qu'elle ne l'est.* »²⁷

M. Gonzalès-Moreno ne s'avoue pas totalement vaincu. Une semaine plus tard, lors du Grand Prix de Paris, il vient débiter à Marie « mille flatteries » et « mille tendresses voilées à maman » ; il dit que j'ai de l'esprit, c'est naturel, je comprends tous ses mots amoureux et je ne le lui cache pas ; avec lui je suis forcée de me montrer plus que je ne suis pour lui couper la voie. Ce misérable Lovelace a l'imagination vaste et ses projets amoureux montent plus haut qu'il peut atteindre, car maman est imprenable : je suis là. »²⁸

Toujours très sensible à la plastique féminine, M. Gonzalès-Moreno admire volontiers Marie, en particulier lors d'une visite que fit « cette vieille canaille » dans l'appartement qu'elle occupait à l'hôtel des Iles Britanniques, le vendredi 19 juin 1874 :

« *Il demanda la permission de m'examiner, je consentis. Alors ce superbe singe du désert me regarda à travers son pince-nez (...) Cet animal me fit toutes les flatteries possibles et impossibles (...)* « Mais savez-vous bien, Madame, dit-il à maman, qu'on peut faire rêver le diable » ou quelque chose dans ce genre, pire encore je crois. Cette phrase est trop forte et si j'étais une fleur je fermerais mes pétales. Ah bah! C'est un Brésilien, ces singes-là restent toujours des animaux et rien de plus. »

Mais la froideur de Mme Gonzalès-Moreno blesse Marie : elle ne rend pas à Mme Bashkirtseff la visite que celle-ci lui a faite à Paris, « tout comme si nous n'existions pas »,

écrit Marie, avec d'autant plus de dépit qu'elle souffre alors de son rejet par la société niçoise à cause des scandales familiaux.

Cependant les deux familles se côtoient le soir du 20 juillet 1877, à Paris, « à Musart ». Il est vrai que Mme Bashkirtseff est absente. Mme Gonzalès-Moreno n'a rien à craindre de la soeur de celle-ci, Mme Romanoff, qui accompagne Marie.

La soeur de Rémy est présente. Marie lui en veut de ne pas avoir tenté de la rencontrer, « malgré cela je dus être aimable. Il faut être bien mal élevé pour ne pas répondre aux politesses des gens quand il n'y a pas de raisons majeures et encore! (...) La petite va épouser un prince de Bourbon quelconque de la Havane. C'est très beau. Elle a sans doute de l'argent mais elle est si bête! Ne sachant de quoi lui parler je lui fais compliment sur son éventail... aussitôt le père lui dit en espagnol de me l'offrir, elle répondit non, il insista. Je rougis beaucoup et dus enfin accepter l'éventail étant tout simple. »²⁹

Le nom des Gonzalès-Moreno apparaît une dernière fois dans le *Journal* au mois de juin 1878, le 6, lors d'un bal au ministère des Affaires étrangères, où Marie croise « le vieux Moreno ».

Mais Marie gardera toujours une tendresse particulière pour le souvenir de Rémy, son premier amoureux, et surtout pour le lieu de leur rencontre : Bade.

C'est là qu'elle avait côtoyé pour la première fois ce monde élégant dont elle raffolait déjà ; c'est là qu'elle avait aperçu le duc de Hamilton, qui devait tenir dans son imagination une si grande importance. « *Ce beau temps! Comme je le regrette, le seul que j'aime et que je regrette depuis que je vis!* », écrit-elle un soir de mélancolie.³⁰

27 *Idem.* p. 223, dimanche 7 juin 1874.

28 *Idem.* p. 232-233, dimanche 14 juin 1874.

29 Tome X, p. 269-270.

30 Dimanche 3 mai 1874, tome III, p. 180.

Journaux intimes

Le journal de Marie Lenéru

Jean-Paul Mesnage

Elle aima le *Journal* de Marie Bashkirtseff, dont les pensées trouvaient en elle des résonances profondes. Elle tint aussi un journal qui témoigne de son attitude stoïcienne face aux souffrances de la maladie.



Marie Lenéru à dix-neuf ans

Marie Lenéru (1875-1918) cite pour la première fois dans son journal le nom de Marie Bashkirtseff, à la date du jeudi 2 février 1899. Elle s'étonne de ne pas avoir encore lu son célèbre *Journal*, édité pour la première fois en 1887. Immédiatement, cette jeune femme à la personnalité fière, puissante, exigeante, et au parcours douloureux, sent une identité de nature et de destinée entre elle et la jeune slave.

Une certaine ressemblance physique aussi : « *On trouve que physiquement Marie Bashkirtseff me ressemble. Peut-être, les mêmes joues pleines et le même regard mouvementé.* »

Il y a également entre ces deux jeunes femmes « *une égale avidité de la vie, une même volonté alliée à un égal désir de possession, de domination, une même richesse intellectuelle et une même conscience de la valeur personnelle. Seulement leurs tempéraments diffèrent. L'une à peut-être reçu le génie en don naturel mais avec des défauts ; capricieuse, impulsive, elle donne souvent une impression pénible de désordre, d'extravagance et de snobisme* », écrit la biographe de Marie Lenéru, Suzanne Lavaud, en 1932.³¹

Marie Lenéru apparaît pondérée, cartésienne, patiente, réfléchie, et d'une intelligence brillante.

Ces particularités transparaissent dans son oeuvre de dramaturge - intellectuelle, dépourvue d'humanité émotionnelle - et dans son *Journal* où sa pensée austère est servie par une écriture condensée, sobre, presque sèche, car là aussi Marie voulait « *éviter le verbiage, même esthétique* », mais d'une grande qualité littéraire.

Quelle leçon de courage, de force et de volonté montrent ces pages intimes! Si Marie Lenéru exprime peu de compassion pour autrui, elle ne s'accorde jamais la moindre faiblesse, la moindre défaillance malgré ses souffrances physiques et mentales.

L'épreuve de la maladie marque une césure dans la tenue de son journal. L'un, le journal d'enfance, couvre la période 1880-1890 ; l'autre s'étend de 1893 à la mort de Marie, en 1918. Entre 1890 et 1893, la maladie a radicalement bouleversé la vie de l'adolescente riieuse et avide de tout, fille d'amiral, orpheline de père à l'âge de deux ans, mais élevée à Brest par une mère aimante, dans un milieu aisé et cultivé : à la suite d'une rougeole, Marie se trouve brutalement coupée du monde par une surdité de plus en plus accentuée jusqu'à devenir totale, et par une cécité partielle.

³¹ Suzanne Lavaud, *Marie Lenéru*, Société française d'édition littéraire et technique, Paris, 1932, p. 57.

Volontaire, combative, énergique, elle est convaincue de la nécessité d'aller au devant des épreuves, « *n'avoir pas peur, les fixer, les méditer* ». Son journal intime ne sera jamais un moyen d'épanchements et de plaintes. « *Il me faut réagir, me donner des preuves de mon existence* », écrit-elle dès les premières pages de son journal d'adulte, le 8 décembre 1893. Elle considère son existence comme une « *série d'échelons à gravir* », et son épreuve comme une dette dont elle escompte le remboursement par la destinée. Car elle ne veut pas, comme Amiel, « *n'être bonne qu'à écrire un journal toute sa vie.* »³²

Son idéal est très élevé : « *Je n'aime en toutes choses que les transcendances, les supériorités.* »³³ Elle avoue pouvoir se « *passer de ce qui lui manque mais non pas se contenter au-dessous de ses ambitions.* »³⁴ Tout à sa quête d'un absolu, elle ne supportera aucune atteinte à son développement personnel : « *Voir un crime de lèse-moi dans toute fréquentation, hommes ou pays, qui ne serait pas expressément voulue.* »³⁵

Dès le début de sa maladie, sa vie intellectuelle devient une raison de survie. Emmurée en elle-même par la surdité et la cécité dans la phase initiale de sa maladie, Marie s'astreint pendant deux heures, chaque jour, à se rappeler tout ce qu'elle a appris. Puis, lorsque la vue revient progressivement, elle s'enferme dans une sorte de discipline monacale de lectures et d'études.

Aidée d'une grosse loupe, elle approfondit interminablement un vaste cycle qui va de l'Antiquité à l'époque contemporaine, et qui englobe des oeuvres philosophiques, romanesques, poétiques, scientifiques. Car elle n'est pas rebutée par l'étude des données les plus ardues, les plus abstraites.

Afin de saisir l'essence même de chaque oeuvre, elle veut appréhender celle-ci dans sa langue originale. Elle apprend donc le latin, l'anglais, l'allemand, l'italien.

Toute cette richesse intellectuelle accumulée l'incite rapidement à la réplique. Si Marie Bashkirtseff avait choisi la peinture et la

sculpture pour se réaliser, Marie Lenèru opte pour l'écriture. « *Etre sourde c'est probablement ne pas entendre, mais en tout cas c'est se taire.* .

Souffrant de cette incommunicabilité, Marie choisit de parler à tous par ses écrits : essai, nouvelles, critiques théâtrales, articles, pièces de théâtre surtout.

Son journal lui ayant servi à se « *faire les griffes* », elle commence par un roman, en 1901, mais l'ouvrage n'ayant pas trouvé d'éditeur, malgré ses qualités, Marie abandonne cette forme pour une étude sur le conventionnel Saint-Just.

La réputation effroyable de celui-ci ne la rebute pas, bien au contraire : « *J'ai l'attrait des vies exceptionnelles dans le beau comme dans le mal, dans l'horrible et Saint-Just est superbe ; nullement canonisable, malgré son nom d'archange, mais je vous assure que cette force et cette rigidité peuvent être d'excellente fréquentation.* »³⁶

C'est moins en historien qu'en psychologue qu'elle aborde son sujet, fouillant avec patience et précision la personnalité mystérieuse et complexe du révolutionnaire. Cependant, ce travail ne fut pas livré au public. Marie se contenta d'en faire paraître des extraits dans le *Mercur de France*.³⁷

Elle préféra se consacrer uniquement à sa passion nouvelle : le théâtre. Cette forme d'écriture convenait mieux à sa pensée élliptique que le roman ou l'essai. Des huit pièces qu'elle écrivit, seules quatre ont été représentées, au théâtre de l'Odéon, à la Comédie-Française. Marie Lenèru devient la première femme, après George Sand et Mme de Girardin, à voir son nom figurer sur les affiches du Théâtre Français. Si sa première oeuvre, *Les Affranchis*, est un triomphe, les autres connaissent des succès divers. Car ce théâtre d'idées, dédaigneux de tout artifice, adonné aux subtilités de l'analyse, et écrit dans une langue dense, aux phrases frappées comme des maximes, s'adresse plutôt à un public tourné vers l'intellectualisme, et

36 8 avril 1902.

37 L'essai ne parut qu'après sa mort, en 1922, chez Grasset. Il ne s'agissait hélas que d'une compilation faite à partir des brouillons laissés par Marie, car le manuscrit dactylographié avait été perdu lors d'un déménagement que fit Mme Lenèru, de Paris à Brest, après la mort de sa fille.

32 18 avril 1900.

33 15 mars 1895.

34 8 avril 1904.

35 14 janvier 1901.

capable d'un effort d'attention soutenue. A propos des *Affranchis*, le critique Henri de Régnier note que la portée « *délibérément théorique et philosophique* » était « *trop au-dessus de la vie, sinon en dehors de la vie.* »³⁸

Cependant, cette première pièce de Marie soulève l'enthousiasme de l'élite parisienne avide d'un art nouveau, plus sobre, plus profond. Il est indéniable que cette oeuvre donna l'impulsion vers un théâtre centré sur l'esprit.

Ses oeuvres apportent à Marie Lenèru la gloire, qu'elle ne recherche pas spécifiquement, mais dont elle savoure les effets. Elle apprécie l'accueil de ceux et celles qui la font rêver, et dont elle est devenue la rivale : Anna de Noailles, Rachilde, Mme Henri de Régnier, Lucie Delarue-Mardrus, le dramaturge François de Curel, ou Maurice Barrès - un autre grand admirateur de Marie Bashkirtseff...

Les salons lui ouvrent leurs portes. Le monde parisien est très curieux de découvrir cette jeune femme, dont la presse accentue volontiers les malheurs, en prétendant qu'elle est muette, aveugle, paralytique...

Avec étonnement, on découvre une jeune femme belle, majestueuse, très élégante, dont le regard éblouit : « *Ce qui émerveille et flamboie, ce sont les yeux, magnifiques d'une magnificence plus belle d'être sans étrangeté... ils ressemblent à deux blocs de lumière noire dont les rayons se répercutent à l'infini. Jamais, certainement, chez aucun être la pensée ne commanda à ce point le regard* », écrit Jane Catulle-Mendès.³⁹

La gloire que lui apporte ses oeuvres ne contente pas totalement Marie. Elle ne cesse de souffrir du signe visible de son infirmité, de même que souffrit Marie Bashkirtseff : « *Voir les groupes se former autour de mon fauteuil, les voir s'animer et moi immobile avec ma jeunesse et mon esprit, devenir comme une borne entre tant de gaieté, gênée de mon sérieux parmi les rires, être là en robe rose, à représenter une absente et montrer une place vide!* »⁴⁰

Elle prend conscience que l'enivrement de la gloire ne remplacera jamais le bonheur

sous la forme de l'amour et du mariage : « *Tout ce qui n'est pas le bonheur vrai, le bonheur intime et qu'on sent chaque jour, est insignifiant ; et le bonheur, c'est l'amour.* »⁴¹

Son individualisme hautain se laisserait séduire par l'intimité quotidienne du mariage avec un être aimé. Mais une brillante union de convenances flatterait aussi la mondaine aux goûts aristocratiques, sensible, comme Marie Bashkirtseff, à la portée sociale d'un beau mariage.



Pas plus que Marie Bashkirtseff, Marie Lenèru n'atteignit ses ambitions matrimoniales.

En 1918, elle revient en Bretagne, à Lorient, entraînée par sa mère qui craint les bombardements menaçant Paris.

Par les bateaux de transport des troupes, la grippe espagnole se propage bientôt dans la ville. Marie est une des premières victimes. Elle décède le 23 septembre 1918, à l'âge de quarante-trois ans.

38 *Journal des Débats*, 12 décembre 1910.

39 *Revue Mondiale*, 1er octobre 1927.

40 22 septembre 1899.

41 1er septembre 1899.

Avant de mourir, elle « *parut vouloir faire une recommandation et ne put qu'ébaucher un geste. S'agissait-il de supprimer le journal?* », comme on l'a supposé par la suite.⁴²

A l'approche de la mort, Marie voulut-elle épargner à sa mère la réalité de ses souffrances, qu'elle lui avait toujours dissimulées par délicatesse, mais qu'elle consignait dans ses cahiers intimes?

Peut-être, aussi, Marie ne voulut-elle pas se départir, même après la mort, de sa « *réserve un peu énigmatique et hautaine* ». ⁴³

En outre, il semble que Marie ait été indifférente à la postérité :

«... *personne, moins que moi, n'écrira pour la postérité. Je hausse les épaules devant les écrivains qui travaillent pour elle. Je ne veux avoir du talent que pour mes contemporains, pour ceux-là seuls qui me sont destinés, dont je peux croiser le regard, et sentir battre le coeur. Non, je ne crois décidément pas à la postérité, pas plus à ses sanctions qu'aux satisfactions qu'on en reçoit!* »⁴⁴

Mais elle écrivit cela après que ses oeuvres théâtrales lui aient apporté la renommée. Auparavant, telle Marie Bashkirtseff, Marie Lenéru avait avoué nettement compter sur son journal, « *ce pis-aller de testament* » pour « *mourir avec moins de rage* ». ⁴⁵

Elle voulait qu'il soit « *publiable* », même si elle ne faisait rien pour qu'il soit « *publié* » :

« *J'avoue cyniquement que j'ai besoin des autres parce qu'au fond il n'y a qu'eux, et qu'il n'y a qu'une consolation, non pas leur plainte, mais leur amour, leur admiration, leur émotion, leur jalousie, ce qu'on peut leur arracher de plus fort.* »⁴⁶

En 1922, le journal fut publié dans son intégralité⁴⁷. Malgré une pensée austère et une

écriture très sobre, presque sèche, ce fut un succès. Le public fut touché par le courage et la dignité dans les épreuves de cette adolescente et de cette jeune femme, mais aussi par ses espoirs fous et sa volonté de réagir face à la catastrophe.

En revanche, son entourage fut surpris et déçu de ne pas retrouver en ces pages douloureuses et d'une perfection épurée la femme pleine d'un enjouement affectueux qu'il avait connue.

Cependant, on ne peut reprocher à Marie Lenéru d'avoir « *posé* » pour la postérité. Telle Marie Bashkirtseff, Marie Lenéru se fixa comme principe la sincérité la plus absolue :

« *Elle est toujours vraie à la minute où elle se livre. Bien loin de se figer dans une attitude, de composer son personnage, elle met à nu ses faiblesses, ses angoisses, sans souci des contradictions, même au risque de se diminuer à ses propres yeux, quand elle n'a pas la belle tenue morale qu'elle souhaiterait toujours avoir.* »⁴⁸

42 Marguerite d'Escola, *Les Lettres* : « Le "cas" »

Marie Lenéru », mai-juin 1926.

43 Suzanne Lavaud, *Marie Lenéru*, p. 172.

44 *Journal*, 1916.

45 25 juillet 1901.

46 13 mars 1900.

47 *Journal* de Marie Lenéru, préface de François de Curel, tome I (1893 à 1900), 133 pages, tome II (1901 à 1918), 351 pages, Les éditions G. Crès et Cie, Paris 1922.

Marie Lenéru, *Journal 1893-1918*, « *Je me sens devenir inexorable* », préface et notes de

François Bloche, éditions Bartillat, 2007, 290 p.

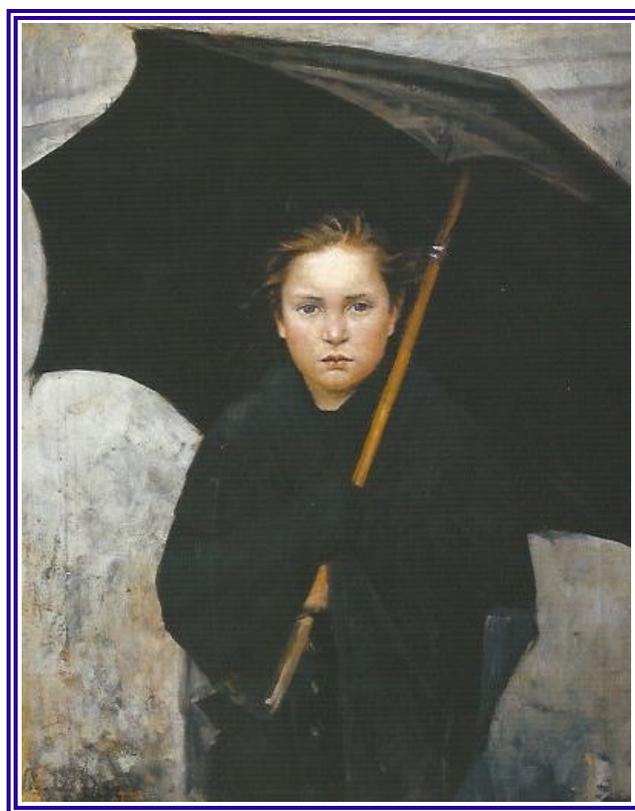
48 Suzanne Lavaud, *Marie Lenéru*, p. 174-175.

« Sur quelques femmes peintres »

Tel est le sujet de la conférence donnée par Madame Marie-Rose Cottard, lors de la « Journée de la Femme », le 8 mars dernier, à Amboise, au sein du Club Inner Whell.

L'oeuvre et la personnalité de femmes et d'artistes aussi diverses que Rosa Bonheur, Suzanne Valadon, Fridha Khalo ou Marie Bashkirtseff devait être abordées. L'intervention sur Marie retint particulièrement l'attention de l'auditoire, dont la plupart des membres méconnaissaient sa vie brève, ardente et émouvante que révéla avec passion Marie-Rose Cottard.

L'intérêt pour un être découle souvent du hasard. C'est grâce à celui-ci que Madame Cottard découvrit Marie : interpellée par le tableau *Le Parapluie*, elle voulut en savoir plus sur l'auteur. Ce fut le début d'une curiosité, puis d'une passion pour l'oeuvre générale, l'artiste et la femme. Une passion que Marie-Cottard veut partager. Le succès de sa conférence démontre qu'elle a atteint son but.



Marie Bashkirtseff
Le Parapluie
1883,
Musée Russe, Saint-Petersbourg

Une camarade de Marie Bashkirtseff à l'atelier Julian

Qui était Marie Noeuvéglise?



Marie Bashkirtseff

L'Atelier Julian, 1881

Huile sur toile, 165 x 185 cm.

Musée des Beaux-Arts. Dnepropetrovsk
(Ukraine)

Marie Bashkirtseff cite le nom de Marie Noeuvéglise dans son *Journal* à la date du samedi 12 février 1881, lorsque Rodolphe Julian, le directeur de l'atelier où elle étudie la peinture, est nommé chevalier de la Légion d'Honneur : «... nous triomphons et courons Amélie⁴⁹, Neuvéglise et moi commander une splendide corbeille de fleurs avec un gros noeud rouge, chez Vaillant. »⁵⁰

Qui était Marie Noeuvéglise?

C'est la question que se pose Monsieur Philippe Neuvéglise. Réalisant un travail généalogique sur sa famille, il a découvert cette jeune femme, née en 1859 et décédée le 27 janvier 1883, à l'âge de vingt-quatre ans. Citée comme artiste peintre dans son acte de décès, Marie Noeuvéglise a effectivement suivi chez Julian l'enseignement de Tony Robert-Fleury. Elle fut donc une des « *dames du Passage des Panoramas* », (où se trouvait l'atelier Julian), en même temps que Marie Bashkirtseff. « *Là, s'arrête la comparaison, nous écrit Monsieur Philippe Neuvéglise ; je crains que la brièveté de la "carrière" de Marie Noeuvéglise l'ait empêché de dépasser le niveau de l'élève, contrairement à l'autre Marie. Et j'ignore s'il existe aujourd'hui des traces de son travail quelque part.* »

Au début de 1881, Marie Bashkirtseff exécutait sa grande toile *L'atelier Julian*.

Marie Noeuvéglise figure-t-elle parmi les jeunes artistes représentées? Ce n'est pas impossible.

Dans l'espoir d'en connaître un peu plus sur cette jeune artiste, Monsieur Neuvéglise envisage de consulter les archives de l'académie Julian, déposées aux Archives nationales⁵¹.

Mais nous serions reconnaissants à quiconque pourrait nous apporter des informations sur cette camarade de Marie Bashkirtseff.

Vous pouvez contacter directement Monsieur Philippe Neuvéglise :
phneuevglise@orange.fr

49 Amélie Baury-Saurel.

50 Tome XIV, p. 82.

51 Archives de l'Académie Julian, Cote 63 AS 1-9, rép. Num., par F. Hildesheimer, 1987-1992.

Catherine Fehrer, « The Julian academy », spring exhibition 1989, Shepherd Gallery, New-York, 1989. Catalogue de l'exposition suivi des listes alphabétiques des professeurs et des élèves dressées à partir des registres des Archives nationales à Paris.

CIRCUIT LARDEREL

HORTIBUS VOYAGE SUR LES TRACES DE FRANCOIS DE LARDEREL EN TOSCANE

Du 28 avril au 2 mai 2015

Le Cercle des Amis de Marie Bashkirtseff a été informé du projet de ce voyage autour de la famille Larderel, dont un des membres, Alexandre, occupa un temps l'attention de Marie Bashkirtseff. Le Cercle transmet à ses adhérents toutes les informations reçues, mais en renvoyant toute personne intéressée vers l'agence organisatrice.



Marie Bashkirtseff
Esquisse d'Alexandre de Larderel

Ce voyage, organisé par Hortibus, sous la direction de l'historien d'art Armand de Foucault, a pour objectif de visiter les lieux habités par les Larderel et de rencontrer les principaux descendants.

Le fils de François de Larderel, Alexandre (1854- 1885), occupa un moment le coeur de Marie. Elle l'avait rencontré en Italie au début de 1877. Le 29 mars, elle écrivait : « *Larderel est un grand seigneur, capricieux, gâté, fou, libre, tel que je le voulais et tel que je ne pensais pas le trouver* ».

La famille Larderel, d'origine française, s'était enrichie dans l'industrie chimique. Elle fut annoblie en 1837. Le père d'Alexandre portait le titre de comte de Montecerboli. La soeur d'Alexandre épousa le comte Emmanuel de Mirafiori, fils du roi Victor-Emmanuel d'Italie et de son épouse morganatique, Rose de Mirafiori.

Mardi 28 avril

Arrivée pour tout le monde à Florence dans la journée.

Installation à la Villa Le Barone à Panzano, propriété de Corso et Jacqueline de Larderel

Tel 0039 055852621 -
info@villalebarone.com et dîner sur place.

Mercredi 29 avril – FLORENCE ET LE CHIANTI

Visite du Palais de Larderel à Florence (19 via Tornabuoni), qui était le palais des parents du jeune Alexandre - (dont était amoureuse Marie Bashkirtseff, en 1877-78). Déjeuner au Palais Gondi (privé), où nous serons reçus par le Marquis Gondi, cousin des Larderel.

Visite de la Villa Larderel à Pozzolatico où furent célébrées les noces en 1872 d'Emmanuel de Mirafiori et de Blanche de Larderel. Y sont enterrés des membres de la famille, dont Alexandre mort à Menton en 1885. La villa a été transformée en école privée (Rudolph Steiner) – éventuellement visite de la Villa Corsini de Mezzomonte qui se trouve juste à côté.

Retour à la Villa Le Barone à Panzano et dîner sur place.

Jeudi 30 avril – FLORENCE ET LIVOURNE

Visite privée de la Villa La Petraia où fut célébré le mariage de Victor Emmanuel de Savoie et de la Comtesse de Mirafiori.

Visite du Palais de Larderel à Livourne (siège de la Magistrature) et du caveau de la famille au cimetière de Livourne.

Installation à l'hôtel près de Livourne.

Vendredi 1er mai – LARDEREL et POMARANCA

Visite du Palais de Larderel à Pomarance, aujourd'hui siège de la municipalité, qui renferme un petit théâtre, l'un des plus beaux qui soit en Italie, où la famille donnait

des représentations privées.

Déjeuner dans le petit village de Pomarance.

Vue du Centre de géothermie à Larderello créé par François de Larderel et du Palais Larderel (transformé en musée), qui retrace l'histoire de la famille.

Retour à l'hôtel près de Livourne.

Samedi 2 mai - Départ

Départ en journée pour tous les participants.

Organisation et accompagnement : Armand de Foucault, historien d'art.

Tel. 06 18 94 35 63 – Email : info@hortibus.com

Organisation technique (avion + hotels) : Coline, Agence MG à Neuilly sur Seine.

Noétour – Hortibus – 179, avenue Achille Peretti - 92200 Neuilly-sur-Seine – Immatriculation 092100063. Garantie financière APST. R.C. Allianz.

Cercle des Amis de Marie Bashkirtseff
BP 20246
50102 Cherbourg cedex

cerclemarieb@orange.fr

Responsable de la rédaction

Jean-Paul Mesnage